Document généré le 12 oct. 2024 02:27

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'intelligence romanesque

Serge Lamothe, *L'ange au berceau*, Québec, L'instant même, 2002, 179 p., 22,95 $.

France Ducasse, *La vieille du Vieux*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 168 p., 16,95 $.

Michel Lefebvre, *Le changement comme passe-temps*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 280 p., 19,95 $.

André Brochu

Numéro 109, printemps 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37645ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2003). Compte rendu de [L'intelligence romanesque / Serge Lamothe, *L'ange au berceau*, Québec, L'instant même, 2002, 179 p., 22,95 $. / France Ducasse, *La vieille du Vieux*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 168 p., 16,95 $. / Michel Lefebvre, *Le changement comme passe-temps*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 280 p., 19,95 $.] *Lettres québécoises*, (109), 21–22.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Serge Lamothe, *L'ange au berceau*, Québec, L'instant même, 2002, 179 p., 22,95 $.
France Ducasse, *La vieille du Vieux*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 168 p., 16,95 $.
Michel Lefebvre, *Le changement comme passe-temps*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 280 p., 19,95 $.

L'intelligence romanesque

Il y a des romans qui respirent l'intelligence. En les lisant, on se sent approcher de plus près le mystère du monde, de soi. Mais d'autres...

ROMAN | ANDRÉ BROCHU

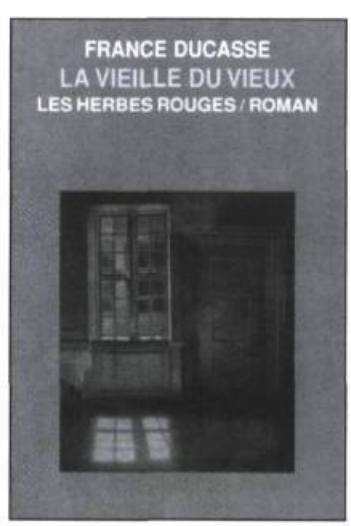
LES ROMANS LES PLUS BRILLANTS PEUVENT ÊTRE DÉNUÉS de prétention proprement intellectuelle et se donner par exemple, le cas est fréquent de nos jours, des allures de polar. Ils proposent pourtant une nourriture plus substantielle que certains livres très fabriqués, qui se parent des plumes du paon et ne font entendre qu'un bien pauvre ramage.

LA VALSE DES IDENTITÉS

Dernier livre d'une trilogie, *L'ange au berceau* confirme le remarquable talent de Serge Lamothe. L'auteur, qui surfe sur les eaux mêlées du polar et de la fiction littéraire, donne le spectacle d'une écriture intelligente, pleine d'attraits et, malgré le flirt avec le passé, on ne peut plus actuelle.

Je suppose que le vrai polar, que je ne fréquente guère, est loin d'offrir au lecteur une telle fête pour l'esprit. Énigmes qui se profilent en cascade, mais, plus encore, métamorphose vertigineuse des identités et mise en communication de temporalités éloignées, d'espaces aussi divers que les îles Bahamas, le Québec, les États-Unis, la France et la Turquie. Les êtres, les lieux, les moments composent une figure de l'existence qui rappelle cette dérive nomade dont les philosophes modernistes font notre vérité. La réalité, pourtant évoquée avec beaucoup de précision et une sorte d'élégance érudite, a à peu près le poids des images virtuelles concoctées dans la cervelle de nos ordinateurs.

Serge Lamothe lance son héros, Simon Godin, dans une quête d'identité après l'assassinat de ses parents et la disparition du grand-père qui l'a recueilli, quinze ans plus tôt, et il se voit contraint de remonter jusqu'au grand-père de son grand-père, Al Godin, qu'il finira par rencontrer, toujours vivant, en Turquie. Cette stupéfiante réincarnation du passé n'a pour effet que d'accréditer le côté passager, fuyant de toute chose. Le présent est si inconsistant que les êtres changent constamment de personnalité (le père de Simon, d'abord perçu comme un voyou, s'avère bon diable), d'apparence (l'ami Bernard, champion de surf, devient en peu d'années un monstrueux obèse) ou de nom (le docteur Otto Rank, qui porte le nom d'un disciple de Freud, se révèle être finalement Al Godin) ; ils se copient les uns les autres (le grand-père est un pastiche de son propre père), ils ont parfois l'air d'attardés mais se découvrent soudain fort perspicaces (l'oncle Léon, la grand-tante Maria), etc. Sans compter le titre, *L'ange au berceau*, qui est à la fois le nom d'un bateau, le titre d'un incunable et le segment d'un vers de Racine...



Ces métamorphoses n'ont rien à envier à celles dont la littérature baroque est parsemée et confèrent une tonalité métaphysique, du reste enjouée, à ce qui peut apparaître finalement comme un conte philosophique et une fable sur notre temps — le récit se clôt opportunément par l'évocation des attentats du 11 septembre 2001.

Après la pléthore d'autofictions, ces dernières années, quel plaisir de lire un authentique roman débordant d'humour raffiné, brillant, où le goût du jeu fait équilibre à l'acuité du regard jeté sur toute chose !

UN ROMAN QUI DÉTONNE

Pourquoi Jean-Cri, le jeune partenaire de la « vieille du Vieux » dans le dernier roman de France Ducasse, dit-il se nommer Pépé ? Parce que lui, qui est un orphelin et un mendiant qui ignore son nom, se révèle être le rejeton de madame Polidori et de monsieur Patel. On l'apprend au bout de cent pages. Son vrai nom, c'est Jean-Christophe Polidori-Patel : P. P. C'est-y assez fort ? Une sorte de prémonition l'aura renseigné sur ses initiales. Elles justifient d'avance, en tout arbitraire, une merveilleuse destinée. Et le roman est bourré de pareilles niaiseries, assenées par un narrateur omniscient, bien entendu, mais qui se donne de temps en temps pour un narrateur-personnage, un « nous » coquin qui se défend d'intervenir : « Retirons-nous ! Qu'en cette nuit, le passé cesse enfin de les hanter, les malmener. Qu'ils dorment ! Nous veillons sur la demeure et tous ses habitants. » (p. 87) Ce narrateur pluriel est une femme (p. 158) et elle a du poil sur les bras (p. 128).

Dire à quel point les imaginations, les finesses, les dentelles moisies d'un tel livre ont de quoi faire hurler est au-dessus de mes forces. Il y faudrait le talent assassin de confrères que je ne nommerai pas. Cette vieille, Octavia Delamanon (son nom lui vient « de la Manon », servante dont elle est la fille illégitime !), qui recueille Jean-Cri, qui est centenaire, rien de moins, qui est pianiste et qui parfois ne l'est pas, au gré de l'inspiration la plus saugrenue qui soit, semble l'invention Vieux-Québec d'une Anne Hébert qui aurait perdu tout son génie.

Le roman ne s'emploie qu'à une chose : élucider une situation maintenue artificiellement pendant trente chapitres et dont les éléments sont dévoilés un à un, sans que les rapports entre les personnages évoluent le moindrement. Tout est faux, et si je le déplore, c'est que Les Herbes rouges nous ont habitués à infiniment mieux. Certes, le livre poursuit une recherche d'écriture, un travail sur la représentation, mais de façon si maniérée !

Si la « vieille du Vieux » (il s'agit du Vieux-Québec) est le pendant féminin du « vieux de la vieille », celui qui possède une longue expérience des choses, reconnaissons à

l'auteure un solide ancrage dans la tradition, et de méritoires mais vaines contorsions pour en sortir et accéder à une véritable originalité.

LES APORIES DU CHANGEMENT

MICHEL LEFEBVRE
LE CHANGEMENT COMME PASSE-TEMPS
LES HERBES ROUGES / ROMAN

Le changement comme passe-temps, de Michel Lefebvre, chez le même éditeur, est à coup sûr l'un des romans les plus originaux, justement, qui aient paru depuis plusieurs années. Son titre, déjà, le tire du côté de l'essai, ce qui marque bien sa parenté avec les œuvres décadentes, celles d'un Huysmans notamment qui considérait la fiction comme « un cadre pour y insérer de plus sérieux travaux[1] ». Le personnage principal, André Taché, alias Hervé Laviolette, alias Bertin Lespérance, est un joyeux hurluberlu qui ne supporte pas le conformisme engendré par la mondialisation. Il veillera donc à se défaire des comportements répétitifs — habitudes, tics, expressions toutes faites — qui caractérisent l'Ovin, c'est-à-dire le mouton, c'est-à-dire tout le monde. Notons en passant que cette réalité universelle qu'est le suivisme s'enracine dans une imagerie bien québécoise, autrefois sanctifiée par la Société Saint-Jean-Baptiste. On obtient ainsi une version locale et, pour ainsi dire, catholique de ce que Sartre appelait le Salaud, ce petit-bourgeois engoncé dans ses rituels et sa mauvaise foi. Le sentiment de la contingence qui anime Roquentin devient, chez André Taché, un besoin de perpétuelle bougeotte et, surtout, de changement, l'être humain pouvant être défini comme un créateur toujours en éveil (la liberté, selon Sartre, nie aussi tout acquis et est perpétuel élan vers le monde).

Mais on arrive à des contradictions considérables, que le lecteur se voit contraint de constater sans que le narrateur principal ou ses protagonistes le fassent pour lui. Le refus de la mondialisation uniformisante mène, ai-je dit, à une valorisation du changement et à une exaltation de l'individualité qui constituent, en fait, deux grandes impasses de la modernité et débouchent sur la schizoïdie d'un Louis Wolfson (abondamment cité) ou, c'est moi qui l'ajoute, d'un Deleuze (*L'anti-Œdipe*). À la fin, après de sympathiques et dérisoires attentats contre les restaurants de la chaîne McDonald, André Taché meurt d'un cancer de la prostate qui est la parodie cellulaire de ses inventions anarchiques.

Une poétique de la fragmentation et de la prolifération régit le récit qui donne voix tour à tour à de nombreux sujets : André Taché bien sûr, sa sœur Charmaine et, parfois, son mari Preston, pur anglophone ; des étudiants et étudiantes, vendeurs et vendeuses, tous bien campés dans leur langage particulier et constituant des mixtes variables de français et d'anglais. Le Québec linguistique est là tout entier, et la problématique nationale étant évacuée, l'idéologie antiglobalisation règne sur un paysage collectif où d'aucuns verraient, fort bien amorcée, cette assimilation que les fédéralistes de tout poil appellent de leurs vœux.

Sans doute l'action est-elle quelque peu abstraite, mais les personnages sont des types humains et « culturels » fort réussis, d'une grande vérité, et le roman donne (beaucoup) à penser sur le monde actuel sans jamais tomber dans la thèse.

1. Joris-Karl Huysmans, *À rebours*, Gallimard, «Folio», 1977, p. 71.

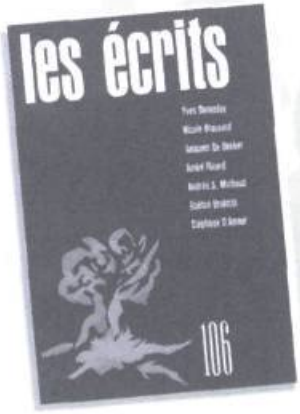
les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

N° 106
DÉCEMBRE 2002

Yves Bonnefoy
Nicole Brossard
Jacques De Decker
André Ricard
Andrée A. Michaud
Gaëtan Brulotte
Stéphane D'Amour
Jean-Claude Brochu



En vente dans toutes les librairies. Le numéro : 10 $.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

☐ RÉSIDENTS DU CANADA 25 $
☐ INSTITUTIONS 35 $
☐ RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 $

NOM

ADRESSE

VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

les écrits
Case postale 87. Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836
Télécopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca